

PRÉFACE DE MARCEL CONCHE

Pierre Leschemelle n'est ni un universitaire ni un érudit. Mais Montaigne a-t-il écrit pour les universitaires et les érudits ? non certes ; et pas davantage pour les jeunes gens. Stephan Zweig le dit : « Seul un homme mûr, marqué par les épreuves » peut reconnaître « à leur vraie valeur la sagesse et la grandeur de Montaigne¹ ». Pierre Leschemelle a-t-il été « marqué par les épreuves » ? Je ne sais. Mais il a l'expérience de la vie, d'où il tient le jugement sûr qui discerne les choses essentielles. C'est à des lecteurs comme lui que Montaigne parle à demi-mot, par allusions, par réticences. Les autres n'y voient que du feu. « Les autres » ? Moi-même. Car il ne m'était pas venu à l'esprit — pour donner un exemple — d'accorder au fait que l'insertion, dans le chapitre De l'amitié, du fameux « parce que c'était lui, parce que c'était moi » s'était produite en même temps que l'adjonction du long ajout bienveillant sur la licence grecque, la signification que l'on devine. Audace de Montaigne de dire ici un peu plus qu'« à demy » ? Ou audace de Pierre Leschemelle² de suggérer quelque « probable attirance homosexuelle » chez Montaigne ? On en décidera. Je note seulement que Montaigne fait ressortir d'une part l'inégalité, la non-réciprocité entre l'amant et l'aimé dans l'amitié grecque, et, d'autre part, la complète réciprocité, l'égalité totale que l'on trouve dans la « parfaite amitié ». N'est-ce pas pour écarter tout soupçon d'analogie de l'une à l'autre ?

Chacun a « son » Montaigne. Le mien, on le voit, ne serait pas

1. Stephan Zweig, *Montaigne*, Paris, PUF, 1982, p.14.

2. Qui ne fut certes pas celle de Maurice Riveline dans sa thèse *Montaigne et l'Amitié*, Paris, Alcan, 1939.

tout à fait celui de Pierre Leschemelle. Mais il lui ressemblerait beaucoup. Que dis-je ! Le sien et le mien sont le même pour l'essentiel. Car je crois, moi aussi, que le moment sceptique, celui de l'Apologie, ne fut jamais, comme on l'a soutenu¹, « dépassé », même s'il eut toujours sa limite — car Montaigne, à la différence du Phidippides des Nuées d'Aristophane n'eût, certes, jamais admis qu'il fût parfois juste de battre son père —, et n'eut pas, loin s'en faut, la radicalité de celui du Pyrrhon. Montaigne réserve toujours les droits de la morale stricte : il n'égalé pas l'honnêteté à son contraire ; il ne va pas jusqu'au nihilisme moral. Scepticisme à l'égard des valeurs, oui, mais des fausses valeurs : des valeurs de vanité et de désir, des valeurs d'opinion ou de coutume. Il faut vivre sans elles, si on le peut : on méprisera la gloire, l'ambition. Si on ne le peut pas, on ne les respectera qu'en surface : telles sont les valeurs religieuses. Etant donné la malignité universelle, il ne faut pas être en point de mire, mais, au contraire, donner une image rassurante, débonnaire, de soi. Sécurité d'abord ! On n'attirera les foudres d'aucun parti, donnant des gages à tous. Il y a de la prudence paysanne chez Montaigne : n'était-il pas un gentilhomme campagnard ? Et, en un temps si troublé, n'a-t-il pas vécu ?

Le scepticisme à l'égard de la gnose, de la possibilité de la connaissance, a aussi sa limite. Certes, la divinité est imperscrutable, la nature insondable, la prétendue immortalité inintelligible, et toutes les évidences sont incertaines. Mais si la vérité est hors de nos prises, si elle ne peut jamais être affirmée, elle peut paraître. Il y a ce qui, pour l'heure, ici et maintenant, me semble vrai, et je peux le dire. Certes, aucune vérité n'est jamais considérée comme acquise, de sorte que bâtir un système n'est pas possible, car il n'y a rien sur quoi s'appuyer ; mais si mes façons de voir ne valent pas pour d'autres et universellement, elles valent pour moi comme étant les miennes. Mes jugements sur tous sujets ne disent sans doute pas la vérité des choses mais manifestent celui que je suis. Moi ! Moi ! « Le Moi de Michel de Montaigne [...] claque comme un manifeste. Il s'agit là d'une nouveauté tout à fait extraordinaire et d'une immense portée. » Ces mots de Pierre Leschemelle sont essentiels. « Je pense, donc je suis », dira Descartes. A partir du Moi, Descartes fera un système, et, de là, toute la philosophie

1. Cf., par exemple, Fortunat Strowski, *Montaigne*, Paris, Alcan, 1906, p.329.

moderne découlera. Montaigne est l'origine. Des philosophes modernes, Montaigne n'est sans doute pas le plus grand, mais il est le plus authentique : lui, qui ne se dit pas philosophe, a le mieux su que la philosophie est impossible comme science, et qu'en dernière analyse le scepticisme est le vrai.

Pierre Leschemelle a bien vu que ce qui intéresse avant tout Montaigne, dans le scepticisme, est ce qu'il signifie pour la vie. Il est, tout simplement, la condition élémentaire du bien vivre. Car, pour bien vivre, il ne faut pas vivre ailleurs que où l'on est, c'est-à-dire en ce point du temps infini qui est le seul où nous puissions quelque chose : le présent. Qu'en est-il de l'après-la-mort ? C'est une nuit indéchiffrable. De l'avenir ? Sauf la certitude de la mort, il est inanticipable, illisible. Quant au passé, il s'engloutit dans le non-être. Le présent même n'est que passage, douteuse, quasi irréalité « réalité ». Mais c'est tout ce que nous avons. Il est notre point de départ. Il doit être notre point d'arrivée. En arrière, le passé englouti ; en avant, la perspective de la mort. De toute part, le non-être. Une « écume de vie éphémère sur un océan de mort », telle est, dit Pierre Leschemelle, la destinée humaine. Que sommes-nous ? Presque rien. Mais c'est ce « presque rien » qui est tout. Il s'agit de le vivre en intensité. Toute heure de tristesse ou de mélancolie est — Montaigne en sait quelque chose — une heure perdue pour la vraie vie. Celle-ci est plénitude, accomplissement, rassasiement. A cela, le plaisir aide grandement, et tout plaisir, comme tel, est bon. Ici, la morale n'a rien à dire. L'hédonisme d'Aristippe a sa place. Mais le plaisir n'est pas toujours à notre disposition. Il marque encore souvent notre dépendance. Aussi faut-il un principe de salut plus profond, qui vienne des ressources permanentes de l'esprit : il s'agit de cette capacité d'auto-équilibration qui assure la parfaite ataraxie (l'absence de trouble de l'âme, tarachè), et qui a nom « sagesse ». Plaisir ou peine, la sagesse tient le cap : elle est un soleil qui ne se couche jamais.

Ainsi le scepticisme n'est pas une doctrine à côté des autres. C'est une manière de vivre, un art profond de se simplifier la vie, de la réduire à sa plus simple expression, c'est-à-dire à elle-même, sans plus. Le sceptique est l'homme libéré de tout ce qui nous dépasse de nous-mêmes — notamment de toutes les « vacances farcesques ». Comme tel, il est aussi un exemple et un principe de liberté pour les autres. Le sceptique est celui qui ne vous juge pas.

C'est un homme de tolérance et de paix. Que signifie la paix ? Le droit pour chacun d'être en sécurité chez soi ; ensuite celui de vivre à sa façon, de trouver le bonheur comme bon lui semble. Montaigne aime les voyages, qui lui révèlent toute la diversité des coutumes et des mœurs, des manières d'être homme. Il se réjouit de cette diversité qui est richesse. Traversant les pays étrangers, il est curieux, étonné, volontiers admiratif. Toutefois, il n'envisage pas de vivre, lui, autrement qu'« à la périgourdine », comme dit Pierre Leschemelle. Car la meilleure « forme du vivre » est, pour chacun, celle de son pays.

Comment définir la forme de la vie sage ? La formule de Zénon, « vivre conformément à la nature », convient à Montaigne, à la condition d'intégrer la coutume à la nature. Un gentilhomme campagnard a ses habitudes, qui lui sont une seconde nature ; et, sous prétexte que ses paysans travaillent — ils y sont accoutumés ! —, il n'en résulte pas qu'il doive travailler aussi. Certes, Montaigne annonce toutes les valeurs-phares du monde moderne, et, d'abord, le fait fondamental que l'homme devient la valeur suprême. Le sens de la vie humaine n'est pas dans un au-delà de la vie. L'homme, comme dira Kant, est désormais « fin en soi ». Et par l'« homme », il faut entendre l'individu. Celui-ci n'est plus conçu comme ayant un rôle à jouer dans une stratégie transcendante. Il est simplement là pour être heureux. Or, à quoi tient le bonheur ? A des « lendemains qui chantent » ? Non : il n'y a rien à attendre de l'avenir, au contraire : c'est avec les Grecs et les Romains que l'humanité a atteint son sommet. Le bonheur est possible, dès maintenant, par une conversion. Il faut se convertir au bonheur. Montaigne, ici, est conservateur, en ce sens qu'il ne conçoit pas d'autre révolution que celle que chacun fait sur soi, par la sagesse. Mais une telle révolution ne serait-elle pas la plus décisive ? Les Essais, observe Pierre Leschemelle, « ne sont rien d'autre qu'une invitation à la liberté ». Or, il pose la question : qu'advierait-il si le peuple était « composé d'individus libérés » ? La tyrannie s'effondrerait, celle que, dans le Contr'Un, l'ami La Boétie méditait d'abattre. Ainsi, « le message de Michel rejoint celui d'Etienne » : ce qui est à l'horizon est une société d'hommes libres.

La postérité de Montaigne est la philosophie la plus moderne, postérité trahisseuse dans la mesure où elle fut une postérité d'idéologies et de systèmes. Mais, si idéologies et systèmes se sont

effondrés, l'esprit montaignien demeure plus actuel, plus vivant que jamais. Car cet esprit a nom « liberté », laquelle, comme le Phénix, renaît toujours de ses cendres.

MARCEL CONCHE

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------------|----|
| NOTA | 6 |
| PREFACE DE MARCEL CONCHE | 7 |
| AVANT-PROPOS | 13 |

PREMIERE PARTIE

LA JOIE TRAGIQUE

| | |
|---|----|
| CHAPITRE I : LE VERTIGE DU TEMPS | 19 |
| <i>Le temps me laisse</i> | 19 |
| <i>L'avenir</i> | 23 |
| <i>Le passé</i> | 35 |
| <i>Le présent</i> | 41 |
| CHAPITRE II : L'INSCIENCE | 47 |
| <i>L'illusion de la connaissance</i> | 47 |
| <i>L'obscurité de l'humaine condition</i> | 50 |
| <i>Vivre en conscience</i> | 51 |
| CHAPITRE III : LE DEHORS ET LE DEDANS | 59 |
| <i>Anti-héros et moraliste</i> | 59 |
| <i>Soumis au « dehors »</i> | 71 |
| <i>Maître de son « dedans »</i> | 77 |

DEUXIEME PARTIE

LA GAIE SAGESSE

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE IV : LE SOUVERAIN BIEN | 85 |
| <i>L'union conjugale de l'âme et du corps</i> | 85 |
| <i>Une âme et un corps sains</i> | 87 |
| <i>Mesure et tempérance</i> | 90 |
| <i>Nature et coutume</i> | 99 |
| <i>Solitude</i> | 104 |

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE V : APOLOGIE DU PLAISIR | 109 |
| <i>Jouissance et temps</i> | 109 |
| <i>Tous les plaisirs</i> | 111 |
| <i>Sybarite et masochiste</i> | 113 |
| <i>Passion d'amour</i> | 116 |
| <i>Ambiguïté</i> | 122 |
| <i>La conférence</i> | 132 |
| <i>Le plaisir de la « librairie »</i> | 135 |
| <i>Les joies du voyage</i> | 139 |
| <i>Le goût du beau</i> | 141 |
| <i>La « quintessence » des plaisirs</i> | 143 |

TROISIEME PARTIE

**DES DROITS DE L'INDIVIDU
AUX DROITS DE L'HOMME**

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE VI : LA LIBERTE DE CONSCIENCE | 153 |
| <i>Conscience et caractère</i> | 153 |
| <i>Indépendance et liberté</i> | 160 |
| <i>La cause de la vérité</i> | 162 |
| <i>Raison, expérience</i> | 164 |
| <i>Fraternité et compassion</i> | 169 |
| CHAPITRE VII : MONTAIGNE MORALISTE | 173 |
| <i>Naissance d'un moraliste</i> | 173 |
| <i>La justice disqualifiée</i> | 180 |
| <i>Le massacre des innocents</i> | 181 |
| <i>Contre la violence, la torture</i> | 186 |
| EN GUISE DE CONCLUSION : LE BADIN DE LA FARCE | 193 |
| <i>Contr'Un — Pour Un</i> | 194 |
| <i>Le cheval échappé</i> | 195 |
| <i>Le prince des paradoxes</i> | 199 |
| <i>Montaigne, conscience de la Renaissance</i> | 206 |
| BIBLIOGRAPHIE | 209 |
| CHRONOLOGIE SUCCINCTE | 213 |
| TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA RENAISSANCE | 215 |